



Jean de Boschère : le refus

COMMUNICATION DE GEORGES THINÈS

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 10 SEPTEMBRE 2005

Dressé actif j'attends, titre que donna Jean de Boschère à une plaquette d'une soixantaine de pages publiée hors commerce en 1936 par les soins de quelques amis. Titre laconique mais qui résume dans sa brièveté le caractère à la fois abrupt et méditatif d'une œuvre animée par une sensibilité aiguë et une pensée impitoyable. Aucune autre formule ne pouvait mieux convenir pour qualifier ce présent choix de poèmes, et souligner l'importance d'une œuvre poétique capitale mais étrangement méconnue. Phénomène étrange sans doute mais nullement étonnant. Jean de Boschère appartient à la race des poètes maudits qu'aucune culture de surface, aucune prétention littéraire ne pouvait aborder sous le travesti du faux-semblant. Il ne fut connu et apprécié, pour cette raison, que d'un cercle limité d'admirateurs fervents. Cet isolement, Boschère l'a connu tout au long de son existence d'écrivain et d'artiste et l'on peut se demander si ce sort, immérité sous le rapport de la qualité et de la diffusion de l'œuvre, n'est pas également l'effet d'une composante profonde de sa personnalité. Aristocrate de l'esprit facilement porté au mépris, ce *rebelle solitaire*, comme il se qualifie lui-même, est au départ, l'ennemi de toute compromission. Il existe, indubitablement un lien, souvent mal perçu par le créateur, entre l'exigence de qualité et l'agressivité : ce radicalisme intransigeant de Jean de Boschère n'est pas sans rappeler celui de William Blake et le parallèle se justifie d'autant plus que l'un et l'autre se révélèrent graphistes autant que poètes et furent en maintes occasions illustrateurs de leurs propres textes. Un autre aspect commun aux deux artistes — le mot couvrant ici, rappelons-le, une volonté affirmée de fusionner texte et image — est leur refus de tout dogmatisme et de toute croyance imposée de l'extérieur. La fréquentation des imagistes anglais pendant les quelque dix années que Boschère passa à Londres où la guerre le fit

émigrer en 1914, le mit en contact avec des artistes tels que Aubrey Beardsley et William Morris et des poètes parmi lesquels figurent entre autres Ezra Pound, Hilda Doolittle, Aldous Huxley et T. S. Eliot. Quelle influence cette expérience imagiste londonienne a-t-elle exercée sur la poétique propre de Jean de Boschère ? Deux composantes se dégagent de l'examen de cette première période de la création du poète : une tendance à pratiquer ce que l'on a appelé l'*écriture artiste* d'une part, une concentration sur ce que l'on pourrait appeler l'absoluité de l'objet, d'autre part¹. L'*écriture artiste* se caractérise par un maniérisme frisant souvent l'affectation. Nul doute que cette tendance esthétisante de l'influence imagiste fut héritée de Beardsley et de Morris. Elle est manifeste dans *Dolorine et les ombres* et dans *Béale-Gryne*. Il s'agit de deux poèmes en prose illustrés par l'auteur qui parurent à Londres après avoir été traduits en anglais en 1909 et 1911 respectivement. À la période anglaise appartiennent également les deux recueils de poèmes intitulés *The closed door* et *Job le pauvre* qui paraîtront en traduction anglaise en 1917 et 1922 et qui seront repris en version française sous le titre de *Ulysse bâtit son lit* par les soins de Michel Desbruères aux Éditions Granit en 1977. La production poétique de Jean de Boschère, au total peu abondante, comporte en outre deux autres titres importants *Héritiers de l'abîme* (1950) et *Le Paria couronné* (1956).

Dans plus d'un cas, les poèmes de Jean de Boschère ont connu plusieurs éditions partielles successives avec l'une ou l'autre variante minimale. Comme le note Christian Berg : « *Les Derniers poèmes de l'obscur* et *Héritiers de l'abîme* sont, au même titre qu'*Élans d'ivresse* et *Dressé, Actif, j'attends*, des recueils-anthologies. Le premier de ces volumes réunit en 1948 trente-deux poèmes mais ne comporta en fait que six poèmes inédits. *Héritiers de l'abîme* est constitué, lui aussi, d'une majorité de pièces anciennes, mais fait toutefois une large place aux poèmes des années 1948 et 1949. *Le Paria couronné* constitué exclusivement par les dix-sept derniers poèmes est lui, entièrement homogène² ». Ce qui m'a guidé dans la présente sélection tient à la qualité particulière des pièces retenues en rapport avec leur incidence sur le questionnement métaphysique qui traverse toute l'œuvre du

¹ Pour ces aspects comme pour d'autres non moins importants de l'œuvre de Jean de Boschère, le lecteur consultera l'ouvrage fondamental de Christian Berg, *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*, Bruxelles, Palais des Académies, 1978, 366 p. (CB dans la suite des références.)

² CBn, p. 327-328.

poète. Ce choix n'a pas été aisé. Dans certains poèmes des passages très significatifs alternent avec d'autres moins marquants. Ailleurs, au contraire, un ton élevé de réflexion se maintient du premier vers au dernier. Dans d'autres encore, à une première partie librement versifiée succède un long développement en prose, lequel assez curieusement, ne nuit pas à l'unité de l'ensemble³.

La poésie de Jean de Boschère procède calmement à la dénonciation de l'imperfection du monde et de l'existence humaine. Sans violence et sans inutile vacarme, le poète dresse le constat de l'inacceptable de notre condition. Il le fait avec un détachement et une ironie tels que l'on est presque tenté de reprocher à ce grand lyrique un certain déni d'émotion qui semble exclure tout abandon. Rien de sec cependant dans ces poèmes marqués de gravité. C'est qu'ici l'émotion est contenue et appelle un mouvement analytique comme son complément nécessaire. Apparemment cette fusion de l'émotion contenue et de la lucidité confère à l'œuvre poétique dans son ensemble un ton impitoyable caractéristique, car ce que dénonce Boschère est à la fois clamé et argumenté sans que jamais, toutefois, la composante analytique vire au prosaïsme.

Cette technique d'écriture poétique se révèle beaucoup plus efficace que toute forme de vitupération : elle montre les êtres et les choses dans toute leur nudité sans recourir à aucun artifice. On est donc fondé de dire que la poésie boschérienne est, en ce sens, une poésie *objective*. Il y avait incontestablement là un pari d'expression extrêmement périlleux, la volonté d'exprimer le monde à la fois avec fidélité et sans illusion, étant en effet, dans tous les sens du terme, un *défi*. Ce défi, Boschère l'a gagné dans la rigueur et le détachement le plus total. André Suarès, qui fut avec Max Elskamp et Antonin Artaud, l'un des écrivains les plus proches de Boschère, note à ce propos : « Entre dans les hommes que j'ai connus, Boschère est l'un des seuls en qui j'ai aimé la pensée la plus rare, le don le plus vrai de comprendre le monde à sa manière et le plus beau courage. *Il en faut pour être soi-même à ce point.* » Être soi-même, c'est-à-dire être une conscience attentive à la réalité et pour cette raison même, perpétuellement à l'affût d'un sens des choses qu'elle est seule à pouvoir formuler. C'est là, somme toute, la définition de tout vrai poète, car c'est en lui qu'opère la fusion signifiante de l'intériorité et de

³ Cf. *Dressé, Actifs, j'attends*, p. 43, 44 et 45. Le texte intitulé *Calamité fatale* (p. 38 à 42) et les *Trois fragments* (p. 59-60) qui clôturent la plaquette sont de brèves proses poétiques.

l'extériorité, de l'objectivité et de la subjectivité, du monde et de la conscience. *Dressé, Actifs, j'attends*, exprime bien cette attitude fondamentale⁴.

Le monde qui motive et justifie l'affût permanent de la conscience se présente dans la poésie boschéenne sous deux espèces apparemment antinomiques, l'une vouée à l'admiration et à la célébration de la beauté naturelle, d'une part ; l'autre vouée à la dénonciation et à la démystification des croyances et des idéologies ainsi que des vices et des carences du monde institutionnel. La première de ces deux orientations est représentée par les cinq livres de nature qu'écrivit le poète, dont trois sont consacrés au monde animal et deux aux plantes. Nous y reviendrons plus loin. À cette même veine se rattachent de nombreux essais sur l'art, la quarantaine de volumes qu'il a illustrés et quelques poèmes en prose dont *Le Bourg*, sous-titré *Nos sœurs les choses* également illustré par l'auteur⁵. On pourrait s'étonner de la dualité d'attitude que l'on découvre chez Boschère selon que l'on s'attache à ses livres de nature ou aux textes poétiques, lesquels sont souvent alimentés par une verve coléreuse et amère. C'est l'homme avec sa bêtise, sa vulgarité et son omniprésente perversité qui donne aux seconds ce ton d'étonnement scandalisé et de condamnation permanente. Le ton des livres de nature est celui du botaniste, de l'entomologiste et de l'ornithologue qui peut donner libre cours à toute sa ferveur admirative pour des êtres que ne vient pas souiller l'intervention humaine.

C'est donc bien toute l'indignité qui motive la révolte du poète contre la laideur et le désordre qu'elle engendre dans le mensonge de l'apparence :

Pulvériser l'ordre, cet ordre-ci
renverser l'ordre des séries, des hiérarchies,
plus de vifs amputés aux couteaux des morts
plus de chants patriarcaux
les pères poussés au bûcher
leurs fils y versent des huiles

(À peine ivre)

⁴ Celle-ci se retrouve, du reste, dans les autres recueils mentionnés plus haut.

⁵ Paru chez Émile-Paul en 1922.

Le thème de l'abjection se répète dans maint poème :

Je n'ai rien que cet univers étroit et borgne,
Que je traîne comme un condamné,
Comme un prisonnier qui avancerait avec sa geôle !

(Bien des années)

Un impitoyable regard débusque toutes les formes de l'imposture individuelle et sociale :

Quand les sirops des écoles gluent encore les doigts
Et que le maître n'a pas fini de croire
Aux arts
Libéraux, aux pasteurs aigus et aux généreux
Et aux Dieux...

(Quand les sirops...)

L'examen des deux catégories d'œuvres n'aboutit pourtant pas à un manichéisme tranché de la vision du naturaliste et de celle du contempteur des échecs de la société humaine. L'une et l'autre, souvenons-nous en relèvent de l'objectivité particulière du poète à laquelle il a été fait allusion plus haut : la splendeur du monde naturel *donné* et la laideur du monde institutionnel *fabriqué* témoignent l'une et l'autre du regard acéré d'un homme avide de perfection, qui conclut par l'admiration ou par la condamnation selon le cas. L'ambiguïté qui en résulte est fort bien exprimé dans un des poèmes les plus explicites mais aussi les plus désabusés de *Dressé, Actifs, j'attends*.⁶

Il est pénible d'être privé d'ubiquité
apanage de dieu et de la gale – d'appartenir

⁶ Page 43 ; deuxième ligne, mauvaise coupure : a – appartenir (*sic*).

pour toujours au même lieu
circonscrit par ses propres découvertes
- de n'être pas le sorcier omnipotent
de toutes les tribus du monde – de
ne pouvoir aimer qu'une seule femme
quand il y a tant d'amour.

À la finitude du temps subjectifs reconnu par la réflexion existentielle, vient s'ajouter ici une contrainte spatiale, une finitude locale symbolisée par l'inclusion fictive dans un mollusque marin (l'Haliotide) et par la dissection de la tête humaine, lieu physique de la pensée. Cependant les deux opérations imaginaires se soldent l'une et l'autre par une paradoxale libération de l'esprit.

« Les valves nacrées vous posséderont tendrement, écrit-il, sans aucune obligation économique ni restrictions morale. » Façon elliptique de dénoncer à la fois l'illusion des idéologies et le diktat des religions et de prôner avec une indubitable élégance le retour à l'heureuse condition naturelle, à l'accueillant séjour dans la coquille de l'Haliotide. « Pendant l'analyse qui succède à l'opération... conclut-il, on trouve pourtant des essences très normales, celles du repos, de l'optimisme, du sommeil, de la bave, de la paresse, toutes fiches d'une noble biographie. » Le semblant de sagesse que découvre ici Boschère s'assortit d'une ironie tranchante (dissectrice, on l'a vu) qui lui fait retrouver — et restituer par la création même du poème, acte instaurateur essentiel — un équilibre et une joie d'être capables de faire pièce à l'« univers étroit et borgne » et aux conformismes des « sirops des écoles » dénoncés plus haut. Les deux mouvements conjoints de la poésie boschérienne déterminent de la sorte une authentique dialectique de la création poétique, générée par les inévitables extrêmes de la négation et de l'instauration positive. *Le journal d'une rebelle solitaire* y fait une allusion explicite dans une note du 13 avril 1950 : « Claudel, de la Tour du Pin ne sont pas d'aussi grands poètes que Villon, Kafka, Reverdy, Michaux, etc. C'est de la poésie sans refus ni redressement. Chaque fois que vous ne refusez pas, vous ne faites qu'ajouter une mimique, une parole à d'autres semblables ; et déjà le monde sonne de tant de paroles !⁷ »

⁷ *Journal* – H. Rogerie, 1980, p. 153.



J'ai souligné, plus haut, l'isolement de Jean de Boschère, et son intransigeance, celle-ci s'assortit à un mépris clairement affiché pour toute la poésie — chansonnette vide d'expérience et de pensée. Un poème-clé tiré de *Dressé, Actifs, J'attends*⁸ nous éclaire sur ce que Boschère attend et n'attend pas de la poésie. Ce poème, intitulé *Il y a... c'est* est une sorte d'art poétique résumé. Son titre incertain montre bien qu'aux jeux privilégié au départ et que l'acte poétique est recherche, scrutation, avant d'être développement programmé :

En nous tous,
hommes tous,
je dis hommes
non pas pions ni marchands,
il y a un couteau poème

Tout exorde poétique est donc rupture. L'œuvre créatrice du rebelle s'amorce naturellement sur une négation. Le couteau-poème sépare et sélectionne, il rejette l'ivraie dans l'espérance du bon grain.

pas de vers de tambours – fifres
Il n'y a qu'un poème
...
c'est un poing de meurtre
un flambeau qui tue
...
le bond hors du chaos
dans le vide éternel sans voix

⁸ Pages 9-10.

Il proclame dans *Le détournement de la croix*⁹ :

Je veux de vérité des mots jouvenceaux éternels
et qu'ils ne soient jamais plus signes de chansons

Il avait fortement souligné dans le poème précédent que la poésie est le fait de l'homme qui survit à la mise entre parenthèses de l'enclave institutionnelle : « Je dis hommes / non pas pions », etc. Mais paradoxalement l'exigence même de retrouver dans la poésie l'homme authentique a, comme le souligne Gabriel Bounoure, quelque chose d'inhumain : « Boschère, écrit-il, hérétique parfait, rebelle absolu, est non seulement contre les dogmes, mais contre tout humanisme et toute police de la culture, étant parti à la découverte de « l'essence suprêmement inhumaine de la poésie. »

Ce « coup de poing qui passe la limite / s'enfonce dans l'éternité aveugle / qui ne répond aucun son » apparaît chez ce grand poète parmi les plus grands, comme la violence nécessaire capable d'imposer silence à « plebs au nez de truie », comme il nomme le monde de l'extériorité alinéante¹⁰. Cependant, si le désaveu actif du monde est le pendant dialectique de l'émergence poétique, le monde *non humain*, celui de l'animal et de la plante, reste compatible avec l'entreprise d'une poésie qui se veut *inhumaine*. Nous découvrons ici le point de convergence des deux versants complémentaire de l'œuvre boschéenne : dénonciation de l'imbécillité bruyante de l'homme extérieur d'une part ; admiration du silence naturel des vivants non humains d'autre part. Pour le naturaliste émerveillé qu'est Jean de Boschère, l'animal et la fleur sont les images mêmes de la perfection. Et ce sentiment n'a rien d'étonnant chez un poète marqué par la leçon des imagistes, et d'Ezra Pound en particulier, lesquels entendaient exprimer la beauté des êtres et des choses en excluant toute enflure ornementale.

L'œuvre du rebelle nous apparaît comme la recherche permanente et passionnée d'une lumière intérieure au mépris du clinquant et de tous les éclairages factices du monde extérieur, y compris celui de la notoriété laquelle, soulignons-le, se montra toujours avare de louanges pour Boschère, même si elle

⁹ *Dressé, Actif, J'attends*, p. 11-13.

¹⁰ Cf. *Ulysse bâtit son lit*, Graust, 1957, p. 17.

fut compensée par les appréciations, combien plus enviabiles, d'un groupe d'écrivains et d'éditeurs intelligents.

Le refus, dans lequel Boschère voyait l'amorce de toute poésie essentielle, garantit au poète l'intégrité de sa vision et l'indispensable condition de sa fécondité dans sa poursuite du sens, mais elle a pour effet corrélatif son inévitable isolement, voire son exclusion. De *rebelle*, le solitaire se retrouve *paria*, pour reprendre les mots que Boschère s'applique à lui-même. De cette évolution, il a une conscience lucide. On lit dans le *Journal* daté de mai 1948 cette réflexion. « Tu entres tout armé dans la lice où l'on est seul : l'intrépide ne t'abandonne pas ni la désobéissance, instruments damnés qui presque seuls percent les murailles, dévoilent et révèlent¹¹. » Il y insiste encore dans une remarque ultérieure du 16 octobre 1949 : « C'est notre richesse intérieure, notre généreuse abondance qui rendent possible, nécessaire (la) solitude... La solitude n'est fructifère et profonde que si elle se déroule dans la plénitude... Se vouer à cet isolement où chaque pensée peut s'épanouir jusqu'à l'extrême figure qu'il nous est possible de concevoir... l'obscurité est une vocation bénie comme la pauvreté¹². »

Solitude et négation couplées définissent le satanisme souvent attribué à Boschère, mais dont le sens ne semble guère avoir été compris. Il ne s'agit pas, faut-il le dire, d'un goût pervers et décadent pour l'ange déchu de l'imagerie populaire, mais du recours aux puissances de création propres à l'esprit faustien et magnifiquement illustrées par Blake dans *Le mariage du ciel et de l'enfer*, où on lit que « Le bien est le passif qui obéit à la Raison. Le mal est l'actif qui sourd de l'énergie. Le bien c'est le ciel. Le mal, c'est l'enfer. » Boschère fait écho à ceci lorsqu'il note dans son *Journal* : « Satan, esprit de la négation et du néant ; il serait agent et partie même du néant... Quelles que soient les formes qu'on lui attribue, c'est lui qui éclaire nos plus chères perspectives, qui relève de l'infamie le « péché » et la morale dont il est le fondement, qui nous protège contre les lois destructrices que nous imposent le triumvirat : théologie, philosophie classique et politique, qui semble avoir décrété pour toujours ce que peut l'homme, quelles sont ses limites, ses droits, ses amours¹³. » Le satanisme de Boschère est la profession de foi du

¹¹ *Journal*... p. 151.

¹² *Journal*... p. 112-113.

¹³ *Journal*... p. 40-41 ; 13 août 1948.

paria voué à la négation créatrice dans la solitude. Sa règle, on l'a vu, est l'insoumission¹⁴, le refus de l'aliénation génératrice de passivité, du « Bien », qui signe la stérilité du conformisme institutionnel. Tel est, en définitive, le sens de la révolte qui anime l'ensemble de l'œuvre.



De cette œuvre, *Héritiers de l'abîme* (1950) et *Le Paria couronné* (1956) constituent le mouvement final et, curieusement, celui-ci entonne une ode à la joie assez inattendue après tant de refus et tant de blasphèmes. Ce revirement — si c'en est vraiment un — fait songer à l'apothéose d'une longue expérience mystique. Vouée à l'exécration de l'insuffisance du monde, celle-ci apparaît plus comme la constante secrète dissimulée sous les refus et les condamnations et destinée à éclater dans la fulguration des derniers poèmes. La note bibliographique qui introduit aux *Héritiers de l'abîme* l'affirme sans équivoque : « Le poète a vécu, dans les ténèbres, dans la lumière, avec une rigoureuse ardeur. S'il lui est interdit de révéler ses croyances — nul homme ne peut dire avec des paroles sa foi — il n'a cessé depuis de longues années, d'exprimer ce qu'il entendait, l'espoir sur la route des béatitudes. Cette route est notre ciel sur terre. Voilà ce qui, pour ce Paria, est arrivé¹⁵. »

Cette expérience mystique, vécue à la fois dans les ténèbres et la lumière, se déroule dans la subjectivité, elle n'est pas la quête d'un Dieu récupérée par le social et donc lui-même livré à l'aliénation. Boschère l'affirme explicitement dans une lettre à Jean Cassou du 29 mai 1946 : « Quand j'ai découvert le Christ, philosophe génial et humain, et la morale chrétienne qu'est la nôtre et celle de nos lois, j'ai pu croire que cela me mènerait plus loin et correspondrait à ce que je cherchais. Il n'en fut rien. Le credo catholique ne peut être le mien. Ma foi dans le silence sera découverte par ceux qui ont rencontré la même lumière que moi¹⁶. » Il peut alors dire :

¹⁴ Ce n'est pas un hasard si Jean-Louis Depierris cite, un long extrait du poème « il y a... C'est » en tête même de son essai *Tradition et insoumission dans la poésie française*, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 3.

¹⁵ P. 8-9.

¹⁶ Cité par Christian Berg, CB, p. 304.

Voici d'abord l'aube pour le poète épanoui
l'esprit de grâce parfumée qui soit
la fleur chérie des accomplissements d'hier
la fleur trempée dans l'estragon de la joie
les corolles de gratitudes maculées de bonheur

(Requis dans son sang)

Si Boschère a atteint dans jubilation intime la foi qu'il recherchait, celle-ci ne se confond pas à ses yeux avec une croyance particulière. « La foi, écrit-il, est et se défend par son existence même. Les croyances forment et déforment ces aspects, d'ailleurs indicibles. Les religions ont toujours tort, puisqu'elles n'admettent pas le mouvement et que la loi universelle est le mouvement. L'ontologique aussi n'est bâti que sur l'état social et intellectuel de l'homme d'un certain moment¹⁷. »

Comme Berg l'a profondément perçu dans son étude fondamentale, ce mouvement est celui de *l'attente*, celui d'une progression au sein d'une réalité que le poète entreprend de dépasser. Et loin de verser dans un manichéisme primaire, cette recherche constante tend vers la possession de valeurs simplement *absentes* du collectif mondain. Le poète sait qu'il est « pendant un demi-siècle, Satan parce qu'il tente un équilibre de perfection ; obscur parce qu'il repousse toutes les enseignes et qu'il exige plus de précision que n'en peuvent exprimer les clichés¹⁸. » C'est parce qu'il accède enfin à l'illumination intérieure que le paria est couronné. L'*obscur*, on ne peut s'empêcher, en prononçant ce mot à propos de Boschère de songer que c'était ce même qualificatif dont on usait en d'autres temps à l'égard d'Empédocle (l'« obscur »), dressé lui aussi contre les mensonges sociaux. Les longs poèmes du *Paria couronné* célèbrent la « bienheureuse apostasie » du poète, l'« accueil du rebelle dans la lumière qui lui apparaît comme l'âme du monde » et « sa joie n'est pas une sérénité immobile, c'est la certitude brûlante de l'amour, c'est la flamme de ceux qui sont affamés de pureté, et qui voient¹⁹. »

¹⁷ *Journal – II*, p. 97.

¹⁸ *Héritiers de l'abîme*, note bibliographique p. 12.

¹⁹ Robert Guiette, Préface du *Paria couronné*, p. 10.

Non, plus de voiles sur ma bienheureuse apostasie
Je les quitte, ces édits et commandements
Ces lois, ces régimes mathématiques
Ces routes défrichées plantées de bornes...

(Bienheureuse apostasie)

Mais le triomphe reste intérieur et pour le célébrer Boschère retrouve dans cet hymne terminal, le ton du naturaliste qui signe chez lui l'intense bonheur intime :

Je ne voyais pas l'apothéose, j'étais celle-ci
Tout immergé dans sa chair, j'étais son germe suave
Ses fulgurants rayons ses héliotropes et ses parfums
J'étais au milieu comme le jeune scarabée
Méditant sa physiologique métamorphose
Dans une noix qu'enferme l'école hermétique
J'étais la cétoine vibrante sur l'ombre d'azur...

(Accueil du rebelle)

Une dernière précision me paraît indispensable : elle concerne l'esprit et la nécessité de la poétique qui donne à toute l'œuvre son ton et sa force particulière. Refusant le discours théologique, Boschère est néanmoins, de son aveu fréquemment exprimé, à l'affût d'un Dieu dont il attend la révélation par une voie mystique entièrement libérée des enseignements traditionnels. Cette révélation, seule la poésie est capable de la lui garantir, et c'est à ce propos que l'on perçoit l'enracinement philosophique de cette œuvre marquée par une réflexion constante — une œuvre dans laquelle la quête de l'absolu est toujours, dans son essence, liée à la recherche du beau autant que du vrai. Rejetant toute théologie réifiante du fait qu'elle attribue à son mouvement métaphorique propre le sens d'une révélation et d'une fondation objective du « réel », Boschère opte pour une poétique dont la vertu est révélatrice de vérité par qu'elle reconnaît au départ son essence

métaphorique. Elle se prête dès lors à l'expression infiniment variée de la recherche intérieure. « En poésie, écrit-il, les mots apparaissent sans avoir terminé leurs métamorphoses. Le vortex est si violent... qu'il est rare que l'on comprenne absolument un poème. » Et il conclut : « Mais à chacun doit suffire sa récolte²⁰. »

Tel est le message exigeant et superbe que Jean de Boschère adresse à ces héritiers de l'abîme, menacés par une dégénérescence multiforme, que sont nos contemporains.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Georges Thinès, *Jean de Boschère : le refus* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/thines100905.pdf>>

²⁰ *Journal II*, p. 145.